

## VISAGES ET MIRAGES DE LA VIE PARISIENNE SELON LA PRESSE ESPAGNOLE (1833-1868)

La ville de Paris, si l'on en croit Ramon de Mesonero Romanos, éminent littérateur des premières décennies du règne d'Isabelle II (1833-1868), constituerait une seconde patrie pour les Espagnols. Dans ses *Souvenirs d'un voyage en France et en Belgique en 1840 et 1841* il précise : « Pour les Madrilènes tout particulièrement, la visite de Paris est aussi nécessaire que le pèlerinage à la Mecque pour les Musulmans, ou que le *Big Tour* pour les Anglais<sup>1</sup>. » Au-delà de la critique de l'attachement des Madrilènes à une mode, l'auteur révèle le voyage à Paris comme exigence culturelle et nécessité sociale.

Les motivations des Espagnols qui franchissent les Pyrénées pour gagner la capitale française sont en réalité bien plus complexes. Les soubresauts d'une histoire politique chaotique où alternent les périodes de répression féroce de mouvements libéraux ou ultraconservateurs et les brefs moments de révolutions effectives, ont jeté sur les chemins de l'exil des milliers d'Espagnols dont la mémoire a été singulièrement tue et dont l'histoire ne nous est qu'imparfaitement retracée dans des articles, mémoires et thèses qui se sont penchés en particulier sur les exilés espagnols à Paris. Ceux-ci, surtout après 1830, trouvent à Paris un refuge privilégié, à l'instar des Polonais et autres Italiens. Paris n'est pas la seule capitale à accueillir ces conspirateurs plus ou moins zélés : Londres et Bruxelles servent également de base arrière d'où les émigrés tentent de rassembler leur maigre pécule avant de se lancer à nouveau dans l'aventure révolutionnaire.

À cet aspect conjoncturel, imposé par les revers de la construction d'un État libéral en Espagne, il faut ajouter la longue tradition d'échanges culturels et scientifiques entre la France et l'Espagne. Leonardo Romero Tobar a révélé les liens étroits qui unissent nombre d'hommes politiques et de lettres espagnols à l'élite culturelle française contemporaine<sup>2</sup>. Les romantiques de la péninsule cherchent à se rapprocher des maîtres, croient en d'incertains succès au théâtre et à l'Opéra, caressent le rêve de côtoyer Victor Hugo. Enfin, dans la continuité du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'on vient à Paris pour s'instruire, se familiariser avec les techniques les plus modernes. L'organisation de l'Exposition Universelle en 1855 à Paris excite la curiosité des industriels espagnols. Ils financent des voyages d'étude, accordant des bourses à certains ouvriers et techniciens méritants, sommés d'observer, de décrire, voire d'acheter et de rapporter en Espagne les engins les plus à même de dynamiser une industrie nationale qui souffre d'un retard technologique avéré.

La plupart des voyageurs espagnols vont revenir avec un récit de leurs expériences plus intimes de la vie parisienne. Publiés le plus souvent dans la presse, ces récits vont connaître, le cas échant, une édition sous forme de livre, comme ce fut le cas pour Eugenio de Ochoa.

Il est donc fréquent de trouver dans la presse contemporaine des articles sur Paris, ses monuments, ses spectacles, sur la vie parisienne. Il ne s'agit pas ici de traduire toutes ces descriptions, mais de tenter de caractériser ce qui, aux yeux des Espagnols, représentait de la façon la plus authentique la vie de la capitale française. On repèrera les constantes, en tenant compte des modes littéraires et d'une intertextualité évidente, mais en dégagant aussi des visions plus originales voire surprenantes. Alors qu'une censure sévère s'abat sur la presse espagnole, publier un article sur la vie parisienne (et ce terme de « vie » est fondamental ici en ce qu'il renvoie plus au visage humain qu'à l'aspect monumental de la capitale française) ne serait qu'une occasion d'évoquer des thèmes frivoles ? En méditant sur le terme de « pèlerinage » employé par Mesonero Romanos, on peut s'interroger sur la vénération dont cette ville ferait l'objet de la part de certains Espagnols. La modernité de la vie parisienne ne suscite-t-elle pas des commentaires sur la civilisation contemporaine, ses dérives ou ses gloires ? Dans quelle mesure la vie parisienne devient-elle un

---

1. Mesonero Romanos, Ramón de, *Recuerdos de viaje por Francia y Bélgica en 1840 y 1841*, Madrid, D. Frco. de P. Mellado, 18624, t. IV, p. 388. Toutes les citations présentes dans cet article sont traduites de l'espagnol par mes soins.

2. Romero Tobar, Leonardo, « Españoles en París. Contactos de románticos españoles y escritores franceses contemporáneos », in *L'Image de la France en Espagne (1808-1850)*, Jean-René Aymes et Javier Fernández Sebastián (éd.), Bilbao, Servicio editorial de la Universidad del País Vasco, 1997, p. 215-226.

mythe moderne, dévoile un désir de voir et de vivre une utopie sociale et politique enfin concrétisée ?

Notre corpus est constitué essentiellement de la presse « apolitique », illustrée dans certains cas, ce qui déjà constitue un premier élément d'intérêt. En effet, la presse illustrée espagnole a pris pour modèles les journaux anglais et français tels le *Penny Magazine* ou le *Magasin pittoresque*. Dans la *Ilustración* madrilène, on retrouve fréquemment des articles et surtout des gravures publiées quelques années auparavant dans *L'Illustration*. Les publicistes espagnols connaissent fort bien leurs homologues français, tel Mariano Urrabieta, qui réside longtemps à Paris et traduit plusieurs publications d'Édouard Charton dont le célèbre *Tour du Monde*. Un véritable commerce de traductions et de gravures se déploie entre tous les périodiques de tous les pays d'Europe. Cet élément peut expliquer qu'un certain ton s'impose dans la rédaction d'articles sur les mœurs contemporaines en particulier. Nous reviendrons sur cet aspect plus loin, après avoir examiné les différents visages de la capitale, tels que la presse espagnole nous les peint.

### *Paris caravansérail, ville lumière et « patrie commune »*

Dans la presse consultée, Paris fait l'objet de comparaisons récurrentes avec des villes ou des pays exotiques et/ou merveilleux. La double dimension antique et moderne de la ville apparaît dans des termes renvoyant à un passé plus ou moins lointain ou mythique ou à un univers du futur, plus difficile à caractériser. Les commentaires sont enthousiastes ou très critiques mais dans tous les cas il est indéniable qu'une véritable fascination pour la grande cité s'exerce sur les Espagnols.

Aussi Paris est-elle une « île enchantée », le « jardin des Hespérides », le « paradis de Mahomet », « Sybaris », « Babylone, Athènes et Rome », ville des « Mille et une nuits », un « caravansérail », etc. Tout un vocabulaire associé à l'Orient et ses plaisirs complète la description de la capitale parisienne, et pourtant les Espagnols ne laissent pas de regretter le climat plus clément de la péninsule et de maudire un ciel parisien pluvieux et sombre<sup>7</sup>. L'aspect monumental de la ville retient certes leur attention, mais ce n'est point là encore son principal attrait. À Paris, on vit dans le luxe et le confort, les sens sont exaltés, les passions ardentes. Paris, ville orientale, est bien peu orthodoxe et son patrimoine religieux est rarement évoqué, en dépit du succès de *Notre-Dame de Paris*. Seul Amos de Escalante, qui s'arrête une heure à Paris lors d'un voyage, profite de cette occasion pour se rendre à Notre-Dame<sup>8</sup>. Cependant la religion catholique serait, selon certains publicistes, prégnante dans les mœurs des Parisiens, affables en dépit de leur moralité défaillante.

L'évocation du Paris moderne, toujours en mouvement, frénétique, déploie les images fréquemment employées dans la presse espagnole pour qualifier le XIX<sup>e</sup> siècle : on souligne l'importance de la foule qui circule, des voitures qui se croisent sans cesse<sup>10</sup> – bousculant l'Espagnol

3. Un exemple : l'article « Coutumes de Basse-Bretagne », publié dans *L'Illustration* en 1845 paraît sous le titre « Costumbres de Baja-Bretaña » dans *La Ilustración* en 1854.

4. « Exposición de Londres », *La Ilustración*, 8/11/1851.

5. Pedro Antonio de Alarcón, *De Madrid a Nápoles*, Madrid, Gaspar y Roig, 1861.

6. « Revista de París », *Correo de Ultramar*, Paris, 14/08/1851.

7. « La primera impresión que produce la ciudad de París en la mayoría de los forasteros suele ser desagradable [...]. Es sobre todo común en los españoles y en nuestros americanos ; rarísimo es el que los primeros días no está rabiando en París contra el cielo apizarrado, contra los barroes de las calles, contra el continuo llover, contra las distancias enormes, contra el ruido y el tropel de los carruajes, y... en suma, contra todo », *Correo de Ultramar*, 1856, n°165, p. 129. Article d'Eugenio de Ochoa.

8. Amos de Escalante, *Del Ebro al Tiber*, Madrid, Atlas, 1956, p. 63.

9. Eugenio de Ochoa semble même suggérer que l'influence catholique sur les coutumes en expliquerait la douceur et serait à l'origine des multiples plaisirs que la vie parisienne offre aux chalands : « las costumbres, producto acaso de la influencia católica, le proporcionan goces de que el pueblo inglés no tiene idea... », *Correo de Ultramar*, 1856, n°165, p. 129.

10. « Doquier plazas, jardines, prados, fuentes/ y anchos emporios llenos de gentío », *Paris, poesía*, in *El Museo Universal*, Madrid, 31/10/1866. L'image est déjà présente dans *La Ilustración hispanoamericana* en 1857: Paris « vasto emporio de la civilización, este gran foco de las luces, este centro del movimiento social y universal, moderna Atenas y moderna Roma, es esta capital la grande aduana intelectual del mundo » (*Ilustración*

déboussolé face à tant d'agitation –, la liberté dont jouissent ses habitants, leur individualisme. Les vices s'exposent sans honte ; l'égoïsme, l'intérêt, l'ambition, la tromperie, le charlatanisme, s'affichent publiquement. La modernité de Paris est soulignée dans cette description de la lumière qui embrase la ville la nuit : « Des lumières de toute part, lumières du ciel et de la terre, de la lune, la lumière électrique et le gaz ; lumières dans les arbres, lumières dans les lacs et les reflets de toutes ces lumières sur la Seine<sup>11</sup>. » La capitale française se transforme en lieu féérique où l'ivresse et l'illusion des sens parviennent à leur apogée.

Paris serait la ville où la liberté civile est la mieux respectée et défendue, c'est une ville cosmopolite, un creuset où les hommes de tous les pays viennent se rencontrer et se fondre, c'est en définitive une « ville pour tous<sup>12</sup> », et même pour Gil y Carrasco, une « patrie commune<sup>13</sup> ». C'est là, semble-t-il, la grande différence avec Londres, beaucoup plus présentée comme la ville des affaires et du commerce, ce qui lui vaut le sobriquet de « Traficópolis<sup>14</sup> ». Les revues présentent souvent la vie londonienne comme plus étrange et moins hospitalière parce qu'elle se prête moins à cette ouverture vers des horizons imaginaires que Paris. La vie parisienne est un thème inépuisable pour les publicistes, qui se plaisent à construire à partir du spectacle visuel qu'offre la ville un univers fantasmagorique fort prisé du public avide de nouvelles impressions. Bien que notre étude ne soit point exhaustive, il semble que les évocations de la vie parisienne se font plus nombreuses dans la presse à partir des années 1850, sans doute à cause de l'impact des Expositions universelles et des nouvelles possibilités de déplacement offertes par l'extension du réseau ferré.

L'essence de Paris se distille dans quelques lieux symboliques : les Boulevards ou plutôt le Boulevard, très souvent cité comme l'endroit à connaître à tout prix. Le mot apparaît souvent en italiques, au singulier. Les boulevards et les Champs-Élysées sont les axes principaux de la cité. On y trouve les théâtres, les Italiens et l'Opéra. Ce sont ensuite des quartiers : le Faubourg Saint-Germain, la Chaussée d'Antin, Saint-Denis, la Madeleine. Enfin, les foires attirent fortement les Espagnols, les fascinent en ce qu'elles concentrent l'âme même de la ville. Cette géographie correspond certes aux lieux où le spectacle de la vie parisienne se révèle avec le plus d'ostentation. C'est aussi le Paris des Espagnols qui apparaît en filigrane. Les travaux récents de Jean-René Aymes, à paraître, montrent que la communauté espagnole réside dans quelques quartiers bien précis de la rive droite, d'où leur familiarité avec ces hauts lieux du divertissement.

Cependant, la « vie parisienne » n'apparaît pas comme étant indissolublement liée au paysage même de la capitale. En 1850, dans le *Correo de Ultramar*, périodique publié à Paris en espagnol, on signale ainsi que la vie parisienne s'est déplacée dans les villes d'eaux le temps d'un été : Aix-les-Bains, Bade, Plombières, Dieppe, pourraient être les théâtres éphémères où cette vie parisienne peut se transposer et s'exposer. Les lieux compteraient-ils moins que les habitants ? Paris ne semble pas être le lieu unique propice à l'émergence d'une vie qui lui serait consubstantielle, les lieux n'exerceraient-ils qu'une influence limitée sur les habitants, seuls agents d'un art de vivre ensemble ou à côté ? Comme le souligne un article tiré toujours du *Correo de Ultramar*, Paris n'est ni la ville la plus belle ni la plus riche, ni la plus « artistique », mais elle a un caractère d'universalité qui lui est propre<sup>15</sup>. Si l'humanité débridée de la capitale est si attirante, serait-ce parce que les charmes des Parisiens n'ont point d'égal ? En quoi deviennent-ils l'incarnation d'une certaine modernité aux yeux des Espagnols ?

### *Des Parisiens et surtout des Parisiennes : lorettes et petites amoureuses*

---

*hispanoamericana*, 1857, n°1: «*Correo de París*»).

11. «*Viaje a París* », *La Razón católica*, Madrid, 1859, p. 54.

12. «*Una ciudad para todos* », expression utilisée dans la rubrique «*Revista de París* », *Correo de Ultramar*, 1856.

13. Gil y Carrasco, Enrique, «*Viaje a Francia* », *El Laberinto*, 16/08/1844.

14. «*Revista de París* », *Correo de Ultramar*, 1856. Cette vision négative de Londres est présente également chez Eugenio de Ochoa dans *París, Londres y Madrid* (1861) où il affirme que Paris est la capitale du monde civilisé contre Londres, ville du labeur et de l'industrie, du spleen et du désespoir conduisant au suicide.

15. «*París* », *Correo de Ultramar*, 1856, n°165, p. 129.

L'article « Caractère physique et moral des Parisiens », publié dans *La Ilustración* en 1851, présente la population parisienne comme universelle, échappant à toute définition trop nationale : « Paris est le centre où viennent se fondre, pour ainsi dire, tous les hommes qui peuplent la Terre, tous les us et coutumes des autres pays, plus ou moins modifiés, et enfin les différentes races et sangs s'y mêlent et se confondent si bien qu'en vertu de telles circonstances il nous semble que le type original cessera très rapidement d'exister<sup>16</sup>. » Cependant, le publiciste nous offre une description précise du Parisien original : le teint blanc, de constitution peu robuste, il porte les stigmates de ses mœurs dissolues. Ses qualités (résumées en trois adjectifs : travailleur, actif et paisible) ne peuvent masquer de très nombreux défauts : fanfaron, crédule, curieux, inconstant, prompt à la satire, trop enthousiaste, léger, superficiel, frivole, aimant le luxe et les plaisirs, imprévoyant, etc.

Le portrait des Parisiennes n'est guère plus flatteur : laides et négligées, elles ne sauraient rivaliser de beauté avec les Espagnoles, mais elles ont une élégance naturelle, une vivacité qui séduit et savent s'attirer la sympathie par leur amabilité. Parmi les types de femmes attirant l'attention des Espagnols, ceux de la lorette et de la grisette constituent un objet de curiosité à part. Ces types sont si intimement liés à Paris que les termes sont repris presque à l'identique en espagnol : « loretas », « grissetas » ou encore « grisetas ». Les Espagnols craignent l'importation de ces types de femmes en Espagne, considérées comme des « plaies sociales » dans un article de *La Ilustración*<sup>17</sup>. Il n'y a pas d'exaltation de la lorette ni de compassion pour son destin en demi-teinte. La condamnation morale du genre de vie choisi par ces couturières est sans appel dans les revues consultées. La grisette et la lorette n'incarnent pas tant les charmes de la vie parisienne que ses dérives et sa perversité.

Les actrices sont bien mieux considérées et appréciées des publicistes espagnols, qui vantent leur charme et leur liberté de ton, sans cacher qu'elles aussi mènent une vie de bohème censurable sous bien des aspects. Mais ce qui est admis chez une femme qui s'exhibe au théâtre ne l'est pas chez la femme du « peuple » qu'est la couturière, incarnation de vertus domestiques et sociales à préserver. Le regard se fait donc plus bienveillant quand il s'agit d'évoquer les actrices, les comiques des théâtres des grands boulevards. L'expression « petites amoureuses » apparaît en français en italique dans l'article « La cómica de afición » paru dans *La Ilustración* en 1855 (p. 358). La prostitution est certes fortement critiquée par les Espagnols mais ils semblent considérer que les actrices, danseuses et figurantes des théâtres sont des femmes quelque peu perverses et qu'elles profitent finalement aussi de leur situation. Nombreux sont les témoignages de voyageurs espagnols mettant en garde leurs compatriotes contre ces actrices qui ruinent leurs admirateurs.

Mais à Paris il y a de tout et pour toutes les bourses, souligne un publiciste qui propose à un ami venu lui rendre visite un parcours de la vie parisienne nocturne et l'emmène de théâtres en cabarets à la rencontre des différentes strates de la société parisienne.

### *La vie parisienne : des plaisirs pour tous*

Si le type parisien semble se diluer dans le cosmopolitisme, il n'en reste pas moins que les mœurs parisiennes, la vie parisienne, sont indissolubles dans ce creuset culturel qu'est la capitale. La vie parisienne conserve son authenticité sur la scène des théâtres, sur les Boulevards et dans les foires où tout un peuple vibre dans des passions certes répréhensibles mais néanmoins irrésistibles et profondément humaines.

C'est d'abord la vie nocturne de la capitale qui incarne le mieux l'esprit de la cité. La visite au foyer des acteurs des théâtres constitue l'un des sommets du spectacle de cette vie parisienne. Dans un article intitulé « Un souvenir des théâtres de Paris », publié dans *La Ilustración* en 1849, le publiciste décrit la jouissance qu'a été pour lui la possibilité de pénétrer dans le foyer de l'Opéra, véritable « île enchantée » dont l'accès difficile est réservé aux seuls notables et intimes des acteurs. Paradis oriental, lieu de plaisirs prohibés, le foyer condense l'érotisme de la ville entière :

16. « Carácter físico y moral de los parisienses », *La Ilustración*, 13/12/1851, p. 394.

17. « El placer, la voluptuosidad y el amor, o sea el resumen de una historia que fija las condiciones de la costurera, guarnecedora y modista », Joaquín Dalmau, *La Ilustración*, 1857, p. 239.

Spectacle grandiose ! J'avais l'impression d'être sur une île enchantée [...] Ceux qui, comme moi, étaient étrangers à la maison, pris dans cet immense tourbillon de nymphes, d'amours et de cupidons, croyaient être des voyageurs au beau milieu de ces terres fabuleuses que la mythologie décrit. Que le lecteur s'imagine transposé soudain au jardin des Hespérides ou au paradis de Mahomet, et il aura une idée du *foyer* du Grand Opéra. [...] C'était l'heure où le *lion* partait chasser au *foyer*, son antre de prédilection ; il secouait sa crinière, aiguillait ses griffes et se mettait à l'affût de sa proie<sup>18</sup>.

La fascination n'exclut pas la raillerie. Ainsi, le cancan, autre emblème des folles nuits de Paris, devient l'incarnation de l'esprit parisien voire français : « Où il y a des Français, il y a du cancan » ; « les Anglais naissent de mauvaise humeur, les Allemands rougis par la bière, et les Français en dansant le cancan<sup>19</sup>. » À en croire le publiciste de *La Ilustración hispanoamericana*, tout l'esprit français est marqué par ce « cancan » : les Français inventent des formes de gouvernement qui sont le « cancan » de la politique, la civilisation française est le « cancan » de la civilisation... L'ironie du publiciste point dans cette répétition comique du terme « cancan ». La vie parisienne ne serait que farce ; n'offrirait-elle qu'un succédané de plaisir ?

Les foires représentent le pendant diurne et populaire des théâtres des boulevards. Une longue description nous en est proposée dans *La Ilustración* en 1851. C'est un aspect moins connu de la ville qui est ici décrit avec force détails, renouvelant l'image d'une vie parisienne qui, au fil des répétitions de clichés repris dans toute la presse espagnole, pourrait paraître figée dans des stéréotypes peu convaincants, sans saveur ni originalité. À la foire du dimanche, le petit peuple de Paris vit la grande vie, oublie son labeur. Paris lui offre des fruits exotiques, des citrons glacés à deux sous le verre (« entreprise populaire et libérale ! », s'enthousiasme l'auteur de l'article) ; les pâtisseries mettent les bouchées doubles et de leurs fours jaillissent des milliers de gâteaux, petits pains et brioches comme dans un pays de Cocagne enfin tangible. Les bateleurs occupent la scène de la rue et jouent pour les curieux, les flâneurs, les familles modestes et les bourgeois en goguette. Les cracheurs de feu, les musiciens divertissent la foule haranguée par les « directeurs » des spectacles de phénomènes. Et le publiciste de s'exclamer : « Et il y en a qui disent que la condition de l'homme ne s'améliore pas ! Si j'avais pu imaginer que des plaisirs aussi aristocratiques puissent être un jour mis à la portée du peuple le plus infime ! » Et de conclure : « l'égalité a triomphé », « heureux Parisiens<sup>20</sup> ! »

L'attitude du publiciste reste cependant teintée d'ambiguïté. Il admire certes cette démocratisation des plaisirs mais ne laisse pas de souligner l'aspect quelque peu miteux des acteurs et la médiocrité des divertissements proposés au chaland : Paris reste la « capitale de la tromperie », de l'« arnaque ». Une telle appréciation pourrait correspondre à un désir de ne pas offenser une censure pointilleuse et un lectorat bourgeois qui, en Espagne, redoute avant tout les débordements et le déchaînement des passions populaires. Le périodique *La Ilustración*, bien qu'apolitique, est de sympathie libérale progressiste. On serait tenté de voir derrière l'ironie finale de l'article une volonté de déjouer la censure, de prêcher la morale tout en défendant les mérites de la démocratisation des plaisirs. Mais il est fort probable également qu'en dépit de son attachement aux valeurs théoriques d'égalité et de partage, la revue prenne position contre un certain modèle de développement et de société, la France étant alors avec l'Angleterre le modèle ou contre-modèle auquel se réfèrent les politiciens péninsulaires investis dans les débats sur les réformes à entreprendre pour moderniser le pays. Aussi, l'égalité donnée à voir et à vivre à Paris, le plaisir manifeste dans les foires seraient-ils en réalité factices : ce serait tromper le peuple lui-même, en lui faisant croire en un bien-être illusoire et éphémère ; débaucher le peuple serait l'antichambre de plus grands désordres.

Si la vie parisienne qui se donne en spectacle éblouit, s'offre à tous sans distinction de classe et de nationalité, l'Espagnol y trouve-t-il pour autant son content de plaisirs ? Peut-il sortir de sa condition de spectateur, de voyeur et s'insérer dans cet espace de sociabilité finalement assez codé, en dépit du joyeux désordre qui règne en particulier dans les coulisses des théâtres ? La vie parisienne, c'est aussi un langage qu'il faut apprendre à maîtriser, un comportement, une allure à

18. « Recuerdo de los teatros de París », *La Ilustración*, 1849, p. 276.

19. « El Can-can », *La Ilustración hispanoamericana*, 1870, p. 166.

20. « Las Ferias de Paris », *La Ilustración*, Madrid, 6/12/1851, p. 390.

adopter sous peine de se voir exclu du cercle des initiés ou tout simplement raillé. La légèreté des attitudes et des conversations peut déboucher sur un rejet de ce qui est étranger à l'univers spirituel et superficiel du spectacle permanent. L'Espagnol peut devenir, à ses dépens, le dindon de la farce, et ne jouer sur la scène parisienne que le mauvais rôle du niais, voire du rustre, que l'on plume sans remords.

*Il parle comme une vache espagnole...*

Les témoignages que l'on recueille, en particulier dans la rubrique mondaine des journaux du Second Empire (comme dans *L'Illustration* par exemple), sur la vie parisienne des fêtes et des spectacles, des visites et des promenades, ne livrent que très rarement des appréciations capables de nous renseigner sur la perception des Espagnols par les Parisiens. En revanche, on trouve parfois dans la presse espagnole contemporaine des récits d'aventures plus ou moins heureuses vécues par un bête jeune fraîchement arrivé de la péninsule. Dans une des « Lettres de Paris » publiée dans le périodique madrilène *La Malva*<sup>21</sup>, le jeune Arturo dévoile ainsi les dessous de son expérience parisienne, sur un ton enthousiaste qui laisse transparaitre ironiquement qu'il a été floué à ses dépens et à son insu par un soi-disant ami et deux figurantes très entreprenantes. Cet article nous livre également une série de termes en italique, qui appartiennent au langage de la vie parisienne : *chic, fion, coulisses, causeries, calembourgs [sic], bouquins, amateur de tableaux, croutes [sic], bon vivant, mauvais sujet...* Tous ces termes ne sont pas très bien compris de notre Espagnol en goguette, persuadé d'être admis de plein droit dans la grande fête parisienne.

Je suis ici comme si j'y étais né, et personne ne pourrait dire que je viens d'une terre à pois chiches si ce n'est à ma manière étrange de prononcer le français. Mais cette manière étrange a l'heur de plaire et tous me disent que je fais de leur langue un *baragouinage merveilleux*<sup>22</sup>. Il semble bien en outre que nous les Espagnols, avons une grande habileté à parler le français. Sans doute est-ce pour vanter cette facilité qu'ils disent, quand ils entendent un étranger parler leur langue, *il parle comm'une vache espagnole [sic]*.

Affublé, plus loin, des sobriquets de *crétin*, puis d'*ostrogot* par deux jeunes figurantes, notre Arturo reste persuadé d'être le roi des nuits parisiennes et de la bohème artistique et littéraire. La mauvaise connaissance de la langue française et d'un certain argot parisien stigmatise donc l'étranger réduit à devenir un objet de railleries. Cependant le langage propre à la vie parisienne stimule notre Espagnol qui use et abuse de termes en français dans ses articles, révélant le pouvoir du verbe qui participe à la création d'une ambiance toute teintée d'exotisme et de modernité. Ce choix d'écriture agit cependant de manière contradictoire sur le lecteur de la revue, dont la rédaction vitupère les auteurs dramatiques espagnols qui se contentent de copier leurs homologues français et truffent leurs œuvres de gallicismes odieux. On perçoit aussi, derrière l'aspect plaisant des aventures d'Arturo à Paris, tel un Persan à rebours, incapable de s'étonner des us et coutumes de la capitale française et d'établir le moindre parallèle avec la vie madrilène, une critique de la gallomanie d'une certaine jeunesse tout enivrée des plaisirs que procure la grande ville moderne. Néanmoins, dans un second article, plus descriptif, Arturo, flâneur (le verbe est hispanisé : « *Flano por los boulevards*<sup>23</sup> »), prend le pouls d'une ville gagnée à la mésocratie triomphante et s'adonne à une analyse plus sociale et politique de la vie parisienne, dont les modalités d'expression révèlent des changements profonds dans la civilisation contemporaine. L'essor d'une petite bourgeoisie énergique et satisfaite d'elle-même apparaît au travers de menus détails : Arturo relève ainsi que les restaurants trop « aristocratiques » ferment ou ne sont plus fréquentés que par les étrangers. On retrouve finalement dans ces articles une réflexion proche de celle exposée dans *La Ilustración* en 1851, à propos du peuple de Paris, si « moderne » en ce qu'il incarne concrètement, dans sa chair et dans ses manières, dans son langage et dans ses désirs et plaisirs, l'avènement de la démocratie.

21. « Cartas de París », *La Malva*, n°2, 5/11/1859, p. 2.

22. Les termes en italiques sont en français dans le texte original.

23. « Cartas de Paris, II », *La Malva*, n°9, 10/11/1859, p. 2.

Ce bref exposé des visages et des mirages de la vie parisienne tels que les Espagnols les perçoivent et les transcrivent dans la presse contemporaine du règne d'Isabelle II (1833-1868) vient confirmer la fascination, partagée par presque tous les contemporains, exercée par la Ville-Lumière qu'est Paris. Le mythe parisien est très prégnant dans la majeure partie des textes présentés. Mais les Espagnols, s'ils ne se démarquent pas des autres visiteurs de la capitale française sur ce dernier point, semblent particulièrement intrigués par les types humains croisés lors de leur périple dans la grande fête parisienne. Certes, la mode littéraire du *costumbrismo* oriente les choix d'écriture ; certes, la lecture assidue de journaux français se perçoit chez nos publicistes espagnols, qui reprennent parfois à l'identique des articles sur la vie parisienne parus en France ; mais il n'en reste pas moins que certains Espagnols tentent de saisir avec un regard original ce spectacle inédit qui s'offre à leurs yeux, celui d'un peuple entièrement libéré d'antiques chaînes et qui jouit d'une liberté inédite, source de plaisirs qui, sous bien des aspects condamnables, sont perçus confusément comme légitimes, puisqu'ils participent à une certaine idée de la démocratie et de l'égalité. Les périodiques espagnols cités, *La Ilustración* en particulier, peuvent ainsi, malgré la censure sévère qui s'abat sur tout imprimé en Espagne, donner libre cours à leur attachement à certaines valeurs de partage. La promotion de la vie parisienne n'est pas uniquement le fait d'admirateurs béats, ravis devant les jouissances offertes par la grande capitale, mais peut, dans certains cas que nous avons analysés ici, servir de tremplin à l'expression d'un désir de modernisation de la vie politique ibérique et d'une critique des travers d'une société espagnole qui rechigne à écouter la voix de ses forces émergentes.

Catherine SABLONNIÈRE  
Université de Rennes-II.